

INTRODUCTION SPIRITUELLE A L'ASSEMBLÉE

Au début de leur histoire, lorsqu'on demandait aux chrétiens ce qu'il y avait de nouveau dans leur pratique, s'il s'agissait d'une nouvelle religion ou d'une nouvelle philosophie, ils répondaient : c'est le chemin.

C'est la façon de suivre celui qui a dit : Je suis le Chemin.

Les chrétiens n'ont cessé de revenir à cette vision au cours de l'histoire, notamment en temps de crise.

La tâche du Synode Mondial des Évêques est l'anamnèse. Il s'agit de rappeler, de raviver et d'approfondir le caractère dynamique du Christianisme. Au commencement le Christianisme était le chemin, et il se doit d'être le chemin maintenant et pour toujours. Il l'était au commencement, il doit l'être à présent et à jamais. L'Église, en tant que communion de pèlerins, est un organisme vivant, ce qui signifie être toujours ouverte, en transformation et en évolution. La synodalité, un parcours commun (*syn hodos*) est une ouverture constante à l'Esprit de Dieu, par lequel le Christ vivant et ressuscité vit et agit dans l'Église. Le synode est l'occasion d'écouter ensemble ce que l'Esprit dit aux Eglises aujourd'hui.

Dans les jours qui viennent, nous serons appelés à réfléchir ensemble sur les premiers fruits du parcours visant à raviver le caractère synodal de l'Église dans notre continent. C'est une toute petite partie d'un long parcours. Ce fragment, de l'expérience historique du Christianisme européen, certes réduit mais important, doit être replacé dans un contexte plus large, dans la mosaïque colorée du Christianisme mondial de l'avenir. Nous devons exprimer de manière claire et compréhensible ce que le Christianisme européen d'aujourd'hui veut et peut faire pour répondre aux joies et aux espérances, à la tristesse et à l'angoisse de notre planète - cette planète qui, aujourd'hui, est interconnectée de différentes façons et, en même temps, divisée et menacée globalement à plusieurs égards.

Nous nous sommes réunis dans un pays qui a une histoire religieuse dramatique. Celle-ci comprend les débuts de la Réforme au XIVe siècle, les guerres de religion aux XVe et XVIIe siècles et la persécution sévère de l'Église au XXe siècle. Dans les prisons et les camps de concentration de l'hitlérisme et du stalinisme, les chrétiens ont appris l'œcuménisme pratique et le dialogue avec les non-croyants, la solidarité, le partage, la pauvreté, la « science de la croix ». Ce pays a connu trois vagues de sécularisation à la suite de changements socioculturels : une première "sécularisation souple" lors de la transition rapide d'une société agraire à une société industrielle ;

une sécularisation violente et dure sous le régime communiste ; et une autre "sécularisation souple" lors de la transition d'une société totalitaire à une fragile démocratie pluraliste à l'ère postmoderne. Ce sont précisément les transformations, les crises et les épreuves qui nous mettent au défi de trouver de nouveaux chemins et de nouvelles opportunités pour une compréhension plus profonde de ce qui est essentiel.

Le Pape Benoît, lors d'une visite dans ce pays, a exprimé pour la première fois l'idée que l'Église devait, comme le Temple de Jérusalem, former un " parvis des Gentils ". Alors que les sectes n'acceptent que ceux qui sont totalement observants et engagés, l'Église doit garder un espace ouvert pour ceux qui sont en quête de spiritualité, pour ceux qui, bien que ne s'identifiant pas totalement à ses enseignements et pratiques, ressentent néanmoins une certaine proximité avec le christianisme. Jésus a affirmé : « Qui n'est pas contre nous est pour nous » (Mc 9, 40) ; il a mis en garde ses disciples contre le zèle des révolutionnaires et des inquisiteurs, contre leurs tentatives de jouer les anges du Jugement Dernier et de séparer trop tôt le bon grain de l'ivraie. Même saint Augustin a soutenu que beaucoup de ceux qui pensent être à l'extérieur sont en fait à l'intérieur, et que beaucoup de ceux qui pensent être à l'intérieur sont en fait à l'extérieur.

L'Église est un mystère ; nous savons où l'Église est, mais nous ne savons pas où elle n'est pas.

Nous croyons et confessons que l'Église est un mystère, un sacrement, un signe (*signum*) de l'unité de toute l'humanité dans le Christ. L'Église est un sacrement dynamique, elle est un chemin vers cet objectif.

L'unification totale est un objectif eschatologique qui ne peut être pleinement réalisé qu'à la fin de l'histoire. Ce n'est qu'alors que l'Église sera complètement et parfaitement une, sainte, catholique et apostolique. Ce n'est qu'à ce moment-là que nous verrons et refléterons pleinement Dieu, tel qu'il est.

La tâche de l'Église est de faire en sorte que le désir d'atteindre ce but soit toujours présent dans le cœur de l'homme, et en même temps de résister à la tentation de considérer toute forme d'Église, tout état de la société, tout état de la connaissance religieuse, philosophique ou scientifique, comme définitifs et parfaits.

Nous devons toujours distinguer la forme concrète de l'Église dans l'histoire de sa forme eschatologique ; c'est-à-dire que nous devons distinguer l'Église en chemin, l'Église qui lutte (*ecclesia militans*), de l'Église victorieuse dans les cieux (*ecclesia triumphans*).

Considérer l'Église au sein de l'histoire comme *l'ecclesia triumphans* parfaite conduit au triomphalisme, une forme dangereuse d'idolâtrie. En outre, si elle ne résiste pas à la tentation du triomphalisme, l'« *ecclesia militans* » pourrait devenir une institution militante victime du péché.

En toute humilité, nous devons admettre que cela s'est produit à plusieurs reprises dans l'histoire du Christianisme. Ces expériences tragiques nous conduisent aujourd'hui à la ferme conviction que la mission de l'Église est d'être une source d'inspiration et de transformation spirituelle, dans le respect total de la liberté de conscience de toute personne humaine et dans le rejet de tout usage de la force, de toute forme de manipulation.

Tout comme le pouvoir politique, l'influence morale et l'autorité spirituelle peuvent également faire l'objet d'abus, comme nous l'ont montré les scandales d'abus sexuels, psychologiques, économiques et spirituels dans l'Église, en particulier l'abus et l'exploitation des plus faibles et des plus vulnérables.

La mission est la tâche permanente de l'Église. La mission dans le monde d'aujourd'hui ne peut pas être une « *reconquista* », une expression de nostalgie pour un passé perdu, ou un prosélytisme, une manipulation, une tentative de pousser ceux qui sont en quête dans les limites mentales et institutionnelles existantes de l'Église. Au contraire, ces limites doivent être élargies et enrichies précisément par les expériences de ceux qui sont à la recherche.

Si nous prenons au sérieux le principe de la synodalité, alors la mission ne peut être comprise comme un processus unilatéral, mais plutôt comme un accompagnement dans un esprit de dialogue, une recherche de compréhension réciproque. La synodalité est un processus d'apprentissage dans lequel non seulement nous enseignons mais nous apprenons également.

L'invitation à ouvrir le « parvis des gentils » à l'intérieur du temple de l'Église pour intégrer les personnes en quête a été un pas positif sur la voie de la synodalité dans l'esprit du Concile Vatican II. Toutefois, aujourd'hui, nous devons aller plus loin. Il est arrivé quelque chose à la configuration du temple de l'Église et nous ne pouvons pas l'ignorer. Avant son élection au siège de Pierre, le cardinal Bergoglio a rappelé les paroles de l'Écriture : Jésus se tient à la porte et frappe. Mais aujourd'hui, a-t-il ajouté, Jésus frappe *depuis l'intérieur*. Il veut sortir et nous devons le suivre. Nous devons dépasser nos frontières mentales et institutionnelles actuelles pour nous tourner principalement vers les pauvres, les marginalisés, ceux qui souffrent. L'Église doit être un hôpital de campagne - cette idée du pape François doit être développée

davantage. Un hôpital de campagne doit bénéficier du soutien d'une Église capable d'offrir un diagnostic compétent (lire les signes des temps) ; la prévention (renforcer le système immunitaire contre les idéologies infectieuses telles que le populisme, le nationalisme et le fondamentalisme) ; la thérapie et la guérison à long terme (y compris le processus de réconciliation et de cicatrisation des blessures après des périodes de violence et d'injustice).

Pour cette tâche très délicate, l'Église a un besoin urgent d'alliés - son chemin doit être partagé, un chemin commun (*syn hodos*). Nous ne devons pas approcher les autres avec la fierté et l'arrogance de celui qui possède la vérité. La vérité est un livre qu'aucun d'entre nous n'a encore lu jusqu'au bout. Nous ne sommes pas les *propriétaires* de la vérité, mais des *amoureux* de la vérité et des amoureux de Celui qui peut dire : Je suis la Vérité.

Jésus n'a pas répondu à la question de Pilate par une théorie, une idéologie ou une définition de la vérité. Mais il a *témoigné de la vérité* qui transcende toutes les doctrines et idéologies ; il a révélé la vérité qui se produit, qui est vivante et personnelle. Seul Jésus peut dire : *Je suis la Vérité*. Et en même temps, il dit : Je suis le chemin et la vie.

Une vérité qui ne serait pas vivante et qui ne serait pas un chemin ressemblerait davantage à une idéologie, à une simple théorie. L'orthodoxie doit être combinée à *l'orthopraxie* - l'agir avec rectitude.

Et nous ne devons pas oublier la troisième dimension, plus profonde, de la vie dans la vérité. C'est *l'orthopathie*, la passion noble, le désir, l'expérience intérieure - la spiritualité. C'est avant tout à travers la spiritualité - l'expérience spirituelle de chaque croyant et de toute l'Église - que l'Esprit nous introduit progressivement dans la globalité de la vérité. Ces trois dimensions ont besoin les unes des autres. Bien que l'orthodoxie (idées correctes) puisse être intellectuellement attrayante, sans orthopraxie (action correcte) elle est inefficace et sans orthopathie (sentiment correct) elle est froide, insensible et superficielle.

La nouvelle évangélisation et la transformation synodale de l'Église et du monde constituent un processus dans lequel nous devons apprendre à adorer Dieu d'une manière nouvelle et plus profonde - en Esprit et en vérité.

Nous ne devons pas craindre que certaines formes d'Église périssent : « Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits » (Jn 12, 24).

Nous ne devons pas chercher les vivants parmi les morts. À chaque période de l'histoire de l'Église, nous devons exercer l'art du discernement spirituel, en distinguant sur l'arbre de l'Église les branches qui sont vivantes et celles qui sont flétries et mortes.

Le triomphalisme, le culte d'un Dieu mort, doit être remplacé par une ecclésiologie kénotique humble. La vie de l'Église consiste à participer au paradoxe de Pâques : le moment du don de soi et de l'auto-transcendance, la transformation de la mort en résurrection et en nouvelle vie.

Avec les yeux de la foi, nous pouvons voir non seulement le processus continu de la création (*creatio continua*). Dans l'histoire - et en particulier dans l'histoire de l'Église - nous pouvons également voir les processus continus d'incarnation (*incarnatio continua*), de souffrance (*passio continua*) et de résurrection (*ressurrectio continua*).

L'expérience pascale de l'Église naissante réserve la surprise que la Résurrection n'est pas une résurrection du passé, mais une transformation radicale. Gardons à l'esprit que même les yeux de ceux qui lui étaient les plus proches et les plus chers ne reconnaissaient pas le Christ ressuscité. Marie-Madeleine l'a reconnu à sa voix, Thomas à ses plaies, les pèlerins d'Emmaüs à la fraction du pain.

Aujourd'hui encore, une part importante de l'existence chrétienne est l'aventure de la recherche du Christ vivant, qui vient à nous sous de nombreuses formes surprenantes, parfois anonymes. Il vient par la porte fermée de la peur ; il nous manque lorsque nous nous enfermons dans la peur. Il vient à nous comme une voix qui parle à notre cœur ; nous ne nous en rendons pas compte si nous nous laissons assourdir par le bruit des idéologies et des publicités commerciales. Il se montre à nous dans les plaies de notre monde ; si nous ignorons ces plaies, nous n'avons pas le droit de dire avec l'apôtre Thomas : Mon Seigneur et mon Dieu ! Il se montre à nous comme l'étranger sur la route d'Emmaüs ; nous ne pouvons le rencontrer que si nous sommes disposés à partager le pain avec d'autres, même avec des étrangers.

L'Église, en tant que « *signum* », signe sacramentel, est un symbole de cette « fraternité universelle » qui est la finalité eschatologique de l'histoire de l'Église, de l'histoire humaine et de tout le processus de la création. Nous croyons et confessons qu'elle est un *signum efficiens* - un instrument efficace de ce processus d'unification. Et, pour l'atteindre, il faut combiner contemplation et action. Cela exige une « patience eschatologique » face à la sainte agitation du cœur (*inquietas cordis*), qui ne peut cesser que dans les bras de Dieu à la fin des temps. La prière, l'adoration, la

célébration de l'Eucharistie et l'« amour politique » sont des éléments mutuellement compatibles du processus de divinisation et de christification du monde.

La *diakonia* politique crée une culture de proximité et de solidarité, d'empathie et d'hospitalité, de respect mutuel. Elle jette des ponts entre des personnes issues de peuples, de cultures et de religions différents. En même temps, la *diakonia* politique est aussi un service d'adoration, une partie de cette metanoia dans laquelle la réalité humaine et interpersonnelle est transformée, lui donnant une qualité et une profondeur divine.

L'Église participe à la transformation du monde avant tout par l'évangélisation, qui est sa mission principale. La fécondité de l'évangélisation réside dans l'inculturation, l'incarnation de la foi dans une culture vivante, dans la façon dont les gens pensent et vivent. La graine de la parole doit être plantée dans une bonne terre, à la bonne profondeur. L'évangélisation sans inculturation n'est qu'un endoctrinement superficiel.

Le Christianisme européen a été considéré comme un exemple paradigmatique d'inculturation : dans la civilisation européenne, le Christianisme est devenu la force dominante. Petit à petit, cependant, les failles et les ombres de ce type d'évangélisation sont apparues. Depuis le siècle des Lumières, nous avons assisté en Europe à une certaine « ex-culturation » du Christianisme, à une sécularisation de la culture et de la société. Le processus de sécularisation n'a pas entraîné la disparition du Christianisme, comme certains le prévoyaient, mais sa transformation. Certains éléments du message de l'Évangile qui avaient été négligés par l'Église pendant son association avec le pouvoir politique ont été intégrés à l'humanisme séculier. Le Concile Vatican II a tenté de mettre fin aux « guerres culturelles » entre le Catholicisme et la modernité séculaire et d'intégrer précisément ces valeurs (par exemple, l'accent mis sur la liberté de conscience) dans l'enseignement officiel de l'Église par le dialogue. (Hans Urs von Balthasar a parlé de « piller les Égyptiens »).

La première phrase de la Constitution *Gaudium et Spes* évoque une promesse de mariage : l'Église a promis à l'homme moderne l'amour, le respect et la fidélité, la solidarité et la disposition à accueillir ses joies et ses espérances, ses peines et ses angoisses.

Cependant, cette amabilité n'a guère été réciproque. Pour l'« homme moderne », l'Église est une épouse trop vieille et trop laide. De plus, la bienveillance de l'Église à l'égard de la culture moderne est intervenue à un moment où la modernité touchait à sa fin. La révolution culturelle de 1968 a sans doute représenté à la fois l'apogée et la

fin de l'ère de la modernité. 1969, l'année où l'homme a posé le pied sur la lune et où l'invention du microprocesseur a donné le coup d'envoi de l'ère Internet, peut être considérée comme le début symbolique d'une nouvelle ère postmoderne. Cette époque se caractérise notamment par le paradoxe de la mondialisation : d'un côté l'interconnexion quasi universelle, de l'autre la pluralité radicale.

Le côté sombre de la mondialisation se manifeste aujourd'hui. Il suffit de penser à la propagation mondiale de la violence, depuis les attaques terroristes contre les États-Unis en 2001 jusqu'au terrorisme d'État de l'impérialisme russe et au génocide russe actuel en Ukraine ; aux pandémies de maladies infectieuses ; à la destruction de l'environnement naturel ; à la destruction du climat moral par le populisme, les fausses nouvelles, le nationalisme, le radicalisme politique et le fondamentalisme religieux.

Teilhard de Chardin a été l'un des premiers prophètes de la mondialisation, qu'il a appelée « planétarisation », afin de refléter sa place dans le contexte du développement global du cosmos. Teilhard affirmait que la phase culminante du processus de mondialisation ne naîtrait pas d'une sorte d'automatisme du développement et du progrès, mais d'un revirement conscient et libre de l'humanité vers « une force unique qui unit sans détruire ». Il voyait cette force dans l'amour tel qu'il est compris dans l'Évangile. L'amour est l'accomplissement de soi par l'auto-transcendance.

Je crois que ce moment décisif est en train de se produire en ce moment même et que le tournant du christianisme vers la synodalité, la transformation de l'Église en une communauté dynamique de pèlerins, peut avoir un impact sur le destin de toute la famille humaine. Le renouveau synodal peut et doit être une invitation, un encouragement et une inspiration **pour tous** à cheminer ensemble, à grandir et à évoluer ensemble.

Le Christianisme européen a-t-il aujourd'hui le courage et l'énergie spirituelle d'écarter la menace d'un « choc des civilisations » en transformant le processus de mondialisation en un processus de communication, de partage et d'enrichissement mutuel, en une « *civitas ecumenica* », une école d'amour et de « fraternité universelle » ?

Lorsque la pandémie de coronavirus a vidé et fermé les églises, je me suis demandé si ce « confinement » n'était pas un avertissement prophétique. Voilà à quoi l'Europe pourrait ressembler bientôt si notre Christianisme n'est pas revitalisé, si nous ne comprenons pas ce que « l'Esprit est en train de dire aux Eglises » aujourd'hui.

Si l'Église doit contribuer à la transformation du monde, elle doit elle-même se transformer en permanence : elle doit être « *ecclesia semper reformanda* ». Pour qu'une réforme, un changement de forme, par exemple de certaines structures institutionnelles, porte de bons fruits, elle doit être précédée et accompagnée d'une revitalisation du « système circulatoire » du corps de l'Église, c'est-à-dire de la spiritualité. Il n'est pas possible de se concentrer uniquement sur les différents organes et de négliger de prendre soin de ce qui les unit et leur insuffle l'Esprit et la vie.

Aujourd'hui, de nombreux « pêcheurs d'hommes » éprouvent des sentiments similaires à ceux des pêcheurs galiléens sur les rives du lac de Gennèsaret lorsqu'ils ont rencontré Jésus pour la première fois : « Nous avons peiné toute la nuit et nous n'avons rien pris ». Dans de nombreux pays d'Europe, les églises, les monastères et les séminaires sont vides ou à moitié vides.

Jésus nous dit la même chose qu'il a dit aux pêcheurs épuisés : Essayez encore, allez dans les eaux profondes. Essayer à nouveau ne veut pas dire répéter les erreurs du passé. Il faut de la persévérance et du courage pour quitter les bas-fonds et aller dans les eaux profondes.

« Pourquoi avez-vous peur ainsi - comment n'avez-vous pas de foi ? » nous dit Jésus dans toutes les tempêtes et les crises.

La foi est un voyage courageux vers les profondeurs, un voyage de transformation (*metanoia*) de l'Église et du monde, un voyage commun (*syn-hodos*) de synodalité.

C'est un parcours qui va de la peur paralysante (*paranoia*) à la *metanoia* et à la *pronoia*, en passant par la prévoyance, la prudence, le discernement, l'ouverture à l'avenir et la réceptivité aux défis de Dieu dans les signes des temps.

Que notre rencontre à Prague soit une étape courageuse et bénie dans ce cheminement long et difficile.

Tomas Halík